

**E.T.A. HOFFMANN**

**L'homme  
au sable**



*bleu nuit éditeur*



*Direction artistique, maquette, relecture : Jean-Philippe BIOJOUT*

*Illustrations : photos DR*

### **édition numérique**

*Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays. La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit - photographie, photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre - sans le consentement des auteurs, de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de Copie est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

**© bleu nuit éditeur 2021**

***www.bne.fr***

**Ernst Theodor Amadeus HOFFMANN**

**L'HOMME AU SABLE**

*conte nocturne*

suivi de

**LE CHEVALIER GLUCK**

Traduits de l'allemand  
par Henry Egmont  
et François-Adolphe Loève-Veimars

---

*bleu nuit éditeur*



Hoffmann d'après Henry Dupont.

## INTRODUCTION

Ernst Theodor Wilhelm Hoffmann naît le 24 janvier 1776 à Königsberg (Prusse-Orientale). Fils d'un pasteur luthérien également avocat à Königsberg, il suit une formation de juriste, qui lui permettra d'obtenir un poste dans l'administration prussienne. Mais c'est son tempérament profondément artiste (peintre et caricaturiste) qui perce rapidement et se traduit notamment dans ses écrits, des contes (*Märchen* en allemand), dont l'un des plus célèbres est *Casse-Noisette et le Roi des souris* (qui sera merveilleusement mis en musique par Tchaïkovski). Également passionné de musique, il abandonne son troisième prénom, Wilhelm, pour celui d'Amadeus en hommage à Mozart, son modèle, et devient critique musical, puis compositeur. Il est ainsi l'auteur de plusieurs opéras, en particulier *Ondine*, qui est tiré d'un conte de son ami Friedrich de La Motte-Fouqué, ainsi que d'œuvres vocales (notamment un *Requiem*) et instrumentales. Gravement malade, il s'éteint à Berlin à l'âge de quarante-six ans.

Son œuvre littéraire est emblématique du mouvement romantique, avec celle du poète écossais Walter Scott (1771–1832). Si l'une des particularités de ce répertoire est la présence d'êtres surnaturels, la première nouvelle de cet ouvrage en est un bon exemple avec ce monstrueux personnage de Coppélius, cet effrayant "homme au sable" qui semble tout d'abord inventé pour envoyer plus vite les petits enfants au lit, mais qui s'avère malheureusement bien vivant et incarné, pour le plus grand drame du malheureux Nathanaël, qui en sera doublement la victime. Comme dans bon nombre de ses nouvelles, Hoffmann utilise la première personne pour narrer l'histoire, afin de lui donner plus de crédibilité. Mais ici, il utilise aussi une inhabituelle introduction (déroutante à la première lecture) sous

forme de reproduction de lettres échangées entre divers personnages pour définir le contexte.

Cette étrange histoire est l'une de celles qui inspirèrent les librettistes français Jules Barbier (1825–1901) et Michel Carré (1821–1872) pour leur pièce représentée au Théâtre de l'Odéon de Paris dès 1851 sous le titre *Les contes d'Hoffmann*. C'est ce même livret qui inspira longtemps Jacques Offenbach (1819–1880) pour le son opéra posthume (création en 1881 à l'Opéra-Comique de Paris) portant le même titre. Mais cette histoire de *L'homme au sable* avait déjà été adaptée en opéra-comique par Adolphe de Leuven (1802–1884) et Arthur de Beauplan (1823–1890) et mise en musique par Adolphe Adam (1803–1856) juste après la pièce de théâtre, en 1852, dans *La poupée de Nuremberg* qui connut près de 100 représentations au Théâtre-Lyrique de Paris. Puis, presque deux décennies plus tard, Charles Nutter (1828–1899) s'en inspira encore et Léo Delibes (1836–1881) mit en musique son livret pour donner le célèbre ballet *Coppélia, ou la Fille aux yeux d'émail* (création en 1870 à l'Opéra de Paris, Salle Le Peletier). En fait il reste bien peu de choses de l'histoire originale dans le ballet : l'action se situe en Galicie plutôt qu'en Allemagne, les deux principaux protagonistes changent de nom (pour Swanilda et Frantz), Spalanzani disparaît au profit de Coppélius qui devient le père de la poupée (dont le prénom d'Olympie change pour celui de Coppélia), et la fin y est bien plus heureuse puisqu'elle voit le mariage des deux jeunes gens... Le succès du ballet fut d'ailleurs fulgurant, consacrant Delibes dans le monde entier, et affichant près d'un millier de représentations rien qu'à l'Opéra de Paris depuis sa création ! On peut encore évoquer Edmond Audran (1840–1901) qui s'inspira lui aussi de l'histoire d'Hoffmann pour son opéra-comique en 4 actes *La Poupée* sur un livret de Maurice Ordonneau (création au Théâtre de la Gaîté en 1896) : le jeune Lancelot se destine au couvent, mais pour faire bénéficier sa communauté d'un riche héritage, il doit se marier ; il

conçoit de présenter comme fiancée une automate du viel Hilarius, dont la fille, qui trouve le jeune homme à son goût, prend surnoisement la place de la poupée et finit par conquérir le cœur du novice. Une fois de plus, il ne reste rien des noms des personnages, tout comme des éléments fantastiques et dramatiques au profit d'une bluette à l'issue heureuse. Cette dernière adaptation connut toutefois un extraordinaire succès aussi bien en France qu'à l'étranger avec plus de 500 représentations.

La réédition de ce troisième texte d'Hoffmann (après *Le violon de Crémone* et *Une aventure de la nuit de Saint-Sylvestre*<sup>1</sup>) achève donc le cycle des nouvelles à l'origine des désormais célèbres *Contes d'Hoffmann*.

Le second texte nous rappelle la passion d'Hoffmann pour la musique et l'opéra, lui qui s'essaya aussi à la composition. Intelligemment présentée comme un "souvenir historique", il s'agit en fait d'une nouvelle imaginaire publiée en 1809 – et prétendue se passer la même année –, alors que Gluck s'est éteint en 1797 : serait-ce alors son fantôme revenu "romantiquement" ? Elle présente en tout cas un étonnant portrait du célèbre compositeur d'opéra, ainsi que quelques réflexions sur cet art fascinant et si complet mêlant théâtre et musique, et les difficultés de la création mais aussi de l'interprétation. En cela, le discours d'Hoffmann reste finalement bien plus moderne qu'on ne pourrait le supposer de prime abord.

Jean-Philippe Biojout  
février 2021

---

<sup>1</sup> Dans cette même collection chez *bleu nuit éditeur*.







## L'HOMME AU SABLE

NATHANAËL À LOTHAIRE.

Sans doute vous êtes tous pleins d'inquiétude de n'avoir point reçu de lettre de ma part depuis si longtemps. Ma mère doit être fâchée, et Clara croit peut-être que je suis ici en goguette, et que je n'ai plus souvenance d'une charmante figure d'ange, dont mon cœur et ma pensée gardent pieusement l'image. Il n'en est rien cependant ; chaque jour et à toute heure je pense à vous tous, et dans de douces rêveries, la gracieuse figure de mon aimable Clairette passe devant moi, et me sourit avec son regard limpide si touchant, comme elle ne manquait pas de le faire quand j'arrivais chez vous. Ah ! comment pouvais-je vous écrire dans la disposition d'esprit déplorable qui jusqu'ici a confondu toutes mes idées ? Quelque chose de terrible est venu corrompre ma vie ! Les pressentiments confus d'une destinée affreuse me menacent et m'enveloppent comme de sombres nuages impénétrables à tout rayon lumineux. Enfin il faut que je te confie ce qui m'est arrivé, maintenant il le faut, je le vois bien ; mais, rien que d'y penser, il m'échappe un rire involontaire, comme si j'étais devenu fou. Ah ! mon bon ami Lothaire ! comment vais-je m'y prendre pour que tu comprennes que ce qui m'est arrivé récemment a dû réellement jeter dans ma vie un trouble

aussi funeste ? Si tu étais ici, tu pourrais te convaincre de ce que j'avance, tandis que tu vas sûrement me traiter de visionnaire radoteur. Bref, l'événement épouvantable en question, et dont je m'efforce en vain d'atténuer l'impression mortelle, consiste uniquement en ce qu'il y a quelques jours, c'était le 20 octobre, à l'heure de midi, un marchand de baromètres entra dans ma chambre pour m'offrir de ses instruments. Je n'achetai rien, et le menaçai de le jeter par les escaliers ; sur quoi il s'éloigna de son plein gré. Tu prévois bien que certains rapports tout particuliers et essentiels dans ma vie peuvent seuls donner à cette rencontre une signification raisonnable, et que la personne de cet odieux brocanteur doit avoir sur moi quelque influence bien pernicieuse. Il en est ainsi effectivement. Je vais me recueillir de tout mon pouvoir pour te raconter, avec calme et patience, certains détails de mon enfance que l'activité de ta pensée saura transformer en tableaux vivants et colorés.

Je te vois déjà rire à cette lecture, et j'entends Clara s'écrier : « Mais ce sont de vrais enfantillages ! » Riez, je vous prie, moquez-vous de moi de tout votre cœur : je vous en conjure instamment ! Mais, Dieu du ciel ! mes cheveux se dressent d'effroi, et il me semble que cette inspiration de solliciter vos railleries part d'un désespoir insensé, comme les prières que Franz Moor adresse à Daniel... mais venons au fait.

Enfants, ma sœur et moi, c'était fort rarement, hormis l'heure du dîner, que nous voyions mon père durant la journée ; il devait être fort occupé par ses affaires. Mais après le repas du soir, qui était servi à sept heures, suivant les vieux usages, nous allions, ainsi que ma mère, avec lui

dans son cabinet de travail, et nous prenions tous place autour d'une table ronde.

Mon père fumait, un grand verre de bière devant lui. Souvent il nous racontait beaucoup d'histoires merveilleuses, et avec un tel entrain que sa pipe s'éteignait toujours. Alors, j'étais chargé de la rallumer avec du papier enflammé, ce qui m'amusait infiniment. Souvent aussi, il nous mettait dans les mains des livres d'images, et il restait assis dans son fauteuil, immobile et taciturne, en renvoyant des nuages de fumée qui nous enveloppaient tous comme d'un épais brouillard. Ces soirs-là, notre mère paraissait fort triste ; et à peine l'horloge sonnait-elle neuf heures : « Allons, enfants ! disait-elle, au lit, au lit ! voici l'homme au sable : je l'entends qui vient. » Effectivement, j'entendais toujours alors dans l'escalier un bruit de pas qui semblaient monter pesamment et avec lenteur : ce devait être l'homme au sable. Une fois, ce bruit sourd et étrange m'ayant causé plus de frayeur qu'à l'ordinaire, je demandai à ma mère, pendant qu'elle nous emmenait : « Dis donc, maman, qui est donc ce méchant homme au sable qui nous chasse toujours de chez papa ? quel air a-t-il ?

– Il n'y a point d'homme au sable, mon cher enfant, répondit ma mère ; quand je dis : “Voici l'homme au sable !” cela veut dire seulement : vous avez sommeil, et vous ne pouvez tenir les yeux ouverts, comme si l'on vous y avait jeté du sable. »

La réponse de ma mère ne me satisfit pas, et dans mon esprit d'enfant s'enracina la conviction que ma mère ne niait l'existence de l'homme au sable que pour nous empêcher d'en avoir peur ; car je l'entendais constamment monter l'escalier.

Plein de curiosité d'apprendre quelque chose de plus précis sur cet homme au sable et sur ses rapports avec nous autres enfants, je demandai enfin à la vieille femme qui avait soin de ma petite sœur : « Quel homme c'était que l'homme au sable ? »

– Ah, Thanel, répondit celle-ci, tu ne le sais pas encore ? C'est un méchant homme qui vient trouver les enfants quand ils refusent d'aller au lit ; alors il jette de grosses poignées de sable dans leurs yeux, qui sortent tout sanglants de la tête ; puis il les enferme dans un sac, et les emporte dans la lune pour servir de pâture à ses petits, qui sont dans leur nid. Ceux-ci ont, comme les hiboux, des becs crochus avec lesquels ils mangent les yeux aux petits enfants qui ne sont pas sages. »

Dès ce moment, l'image du cruel homme au sable se peignit en moi sous un aspect horrible. Quand j'entendais le soir le bruit qu'il faisait en montant, je frissonnais de peur et d'angoisse. Ma mère ne pouvait tirer de moi que ce cri balbutié entre mes sanglots : « L'homme au sable ! l'homme au sable !... » Là dessus, je courais me réfugier dans la chambre à coucher, et durant toute la nuit, j'étais tourmenté par la terrible apparition de l'homme au sable.

J'étais déjà devenu assez grand pour concevoir que le conte de la vieille bonne sur l'homme au sable et son nid d'enfants dans la lune pouvait bien n'être pas tout à fait fondé ; et cependant l'homme au sable resta pour moi un terrible fantôme, et j'étais saisi d'effroi, d'une secrète horreur, quand je l'entendais, non-seulement monter dans l'escalier, mais aussi ouvrir brusquement la porte du cabinet de mon père et la refermer. Quelquefois il restait plusieurs jours de suite sans venir, et puis ses visites se suc-

cédaient immédiatement. Ceci dura pendant plusieurs années, et je ne pus m'accoutumer à l'idée de ce revenant odieux ; l'image de ce terrible homme au sable ne pâlisait pas dans mon esprit : ses relations avec mon père vinrent occuper de plus en plus mon imagination. Quant à questionner mon père à ce sujet, j'étais retenu par une crainte invincible ; mais pénétrer le secret par moi-même, voir de mes yeux le mystérieux homme au sable, l'envie bouillonnait dans mon sein et ne fit que s'échauffer avec l'âge. L'homme au sable m'avait entraîné dans la sphère du merveilleux, du fantastique, dont l'idée germe si facilement dans le cerveau des enfants. Rien ne me plaisait davantage que d'entendre ou de lire des histoires effrayantes d'esprits, de sorcières, de nains, etc. ; mais au-dessus de tout, dominait toujours l'homme au sable, que je dessinais avec de la craie ou du charbon sur les tables, sur les armoires, sur les murs, partout, sous les figures les plus singulières et les plus horribles.

Lorsque j'eus atteint l'âge de dix ans, ma mère me retira de la chambre des enfants, et m'installa dans une petite pièce qui donnait sur un corridor, non loin du cabinet de mon père. Nous étions encore toujours tenus de nous retirer promptement, quand, au coup de neuf heures, l'inconnu se faisait entendre dans la maison. Je reconnaissais de ma petite chambre quand il entrait chez mon père, et bientôt après, il me semblait qu'une vapeur subtile et d'une odeur singulière se répandait dans les appartements. Avec la curiosité, je sentais s'accroître aussi en moi le courage de faire, d'une manière ou d'autre, la connaissance de l'homme au sable. Souvent je me glissai avec vitesse de ma chambre dans le corridor, après que ma mère

s'était éloignée, mais sans rien pouvoir découvrir ; car toujours l'homme au sable était entré lorsque j'atteignais la place d'où j'aurais pu le voir au passage. Enfin, cédant à une impulsion irrésistible, je résolus de me cacher dans la chambre même de mon père, et d'y attendre l'arrivée de l'homme au sable.

Un jour, au silence de mon père et à la tristesse de ma mère, je pressentis que l'homme au sable viendrait ; je prétextai donc une grande lassitude pour quitter la chambre un peu avant neuf heures, et je me cachai dans un coin tout près de la porte. Peu après, celle de la maison s'ouvrit en craquant, puis se referma. Un pas lourd, lent et sonore, traversa le vestibule, se dirigeant vers l'escalier. Ma mère passa rapidement avec ma sœur devant moi. J'ouvris tout doucement la porte du cabinet de mon père. Il était assis comme d'habitude, silencieux et immobile, le dos tourné à la porte, et ne me remarqua pas. Je fus bientôt caché dans une armoire à porte manteaux qui touchait à la porte, et fermée par un rideau seulement. Le bruit de la pesante démarche approchait de plus en plus. On entendait au dehors tousser, murmurer et traîner les pieds d'une façon étrange. Mon cœur palpitait de crainte et d'attente. Derrière la porte un pas retentit : la sonnette est ébranlée violemment, la porte brusquement ouverte ! Je m'enhardis non sans peine, et j'entrouve le rideau avec précaution. L'homme au sable est devant mon père, au milieu de la chambre, la clarté des flambeaux rayonne sur son visage ; l'homme au sable, le terrible homme au sable, c'est... le vieil avocat Coppelius, qui dîne quelquefois chez nous !

Mais la figure la plus abominable n'aurait pu me causer une horreur plus profonde que ce même Coppelius. Figure-